La ville en Syrie et ses territoires : héritages et mutations, coordonné par Jean-Claude David et Mohammed al-Dbiya

Institut français de Damas, Damas, 2000 (*Bulletin d'Études Orientales*, LII). 20 x 27,5 cm, 418 p.

Cet important ouvrage rassemble les communications d'une table ronde qui s'est tenue pendant trois jours (25-27 Janvier 1999) à Damas, organisée par l'IFEAD, l'Institut français d'archéologie du Proche Orient (IFAPO) et le Groupe de Recherche sur la Méditerranée et le Moyen-Orient (Maison de l'Orient méditerranéen – GREMMO – CNRS). Cette réunion avait pour intérêt de rassembler des chercheurs de diverses disciplines, ayant en commun d'avoir travaillé sur la ville en Syrie, à des époques allant de la préhistoire à nos jours.

Une brève, mais fort évocatrice, préface de Dominique Mallet, alors Directeur de l'IFEAD, (p. 13-16) rappelle l'opposition entre la justification de la ville dans la *République* de Platon, reposant sur la simple mise en commun de compétences complémentaires, et la position d'Averroès, influencé par Aristote, qui voit dans la vie en société, le seul moyen pour l'homme, « politique par nature », de parvenir à la réalisation de ses propres vertus. La remarque du philosophe pourrait sembler hors de propos dans cette assemblée de géographes, d'archéologues, d'historiens et de sociologues si, dans la synthèse de la rencontre, Jean Métral n'y voyait le reflet « dans la pensée, (de) l'évolution de l'association villageoise à la cité-État » (p. 396).

Les deux coordinateurs de la table ronde, Jean-Claude David et Mohamed al-Dbiyat, en présentent ensuite dans une « Introduction » (p. 17-27), les grandes lignes. L'accent est mis sur les espaces, les territoires et les réseaux. D'abord une présentation de « L'isthme moyen-oriental, territoire, limite ou carrefour ? ». Puis, après un rappel de la chronologie de l'apparition des sites urbains depuis le quatrième millénaire avant notre ère et, après un questionnement sur les origines possibles et la permanence du phénomène, on trouve, dans « Les espaces des échanges et de l'ouverture dans la ville : de l'agora au souk », une nouvelle interrogation sur l'espace du territoire urbain cette fois. Les auteurs relèvent l'importance progressive prise par le « marché » jusqu'à ce que celui-ci apparaisse « comme modèle économique et idéologique et comme pôle de l'organisation des espaces urbains » (p. 23). Cela n'aurait évidemment guère de sens si, hors de la ville, l'influence de celle-ci ne s'étendait largement (« Ville, pouvoir et territoire : les espaces des villes ») ; ce qui produit ses effets sur le fonctionnement de la ville elle-même (« Échanges et exclusions : ouverture et crainte de l'étranger ») avec cette remarque « Les villes d'alors ne semblent pas fonctionner comme des creusets » (p. 25) ; en effet, autour des espaces publics centraux, les divers groupes endogames restent hétérogènes et les quartiers, communautaires. Cette très riche introduction (dont notre compte rendu ne donne qu'une idée très générale) se clôt par une étude sur la perception du patrimoine, sur le caractère proprement syrien des villes qui vont être évoquées et sur le fait de savoir si on peut « considérer la Syrie comme l'un des lieux de l'élaboration de la ville « arabe » ou « islamique » qui, après s'être développée sur le terreau des villes antérieures, se serait répandue dans la plupart des territoires de l'islam ? » (p. 26).

Quatre communications ont été regroupées dans une première partie intitulée « Les premières cités : les ferments de l'urbanisation, formation et formes des territoires » (p. 31-95). La première contribution, celle de Danielle Stordeur (« Avant la ville : l'apport des cultures néolithiques de Syrie »), ne concerne donc pas particulièrement la ville ; il ne s'agit que de hameaux et de villages. On peut y remarquer cependant des éléments qui seront repris dans les constructions urbaines postérieures telle, dans la région de l'Euphrate, la maison à antes et auvent « qui offre la possibilité de disposer d'un espace intermédiaire : la cour, entre espace privé et espace communautaire » (p. 35), ou telle maison d'un village de la steppe de Palmyre « à pièce centrale en T et plan nettement symétrique dans l'axe longitudinal » (p. 45). Le passage du village à la ville fait l'objet de la communication de Jean-Claude Margueron (« La naissance des cités et l'urbanisme volontaire dans l'Euphrate syrien aux IVe et IIIe millénaires »). La ville se distingue du village par la diversité des « formules architecturales organisées selon un mode en partie hiérarchique » mais où « le fait le plus marquant est l'emprise de la ville sur l'espace », soit sur les communautés villageoises voisines, avec « extension d'un réseau d'échanges à des centaines de kilomètres » (p. 54). Cette urbanisation apparue en Mésopotamie plutôt qu'en Syrie au IVe millénaire est au moins repérée par une série de signes qui indiquent le passage à la ville : apparition d'une architecture monumentale, tablettes inscrites, céramique stéréotypée, invention de la roue, domestication des animaux de bât, métallurgie du cuivre et du bronze (p. 57-58). Le phénomène d'urbanisation semble avoir eu comme moteur non l'essor de la production agricole, mais l'acquisition de denrées faisant défaut et la nécessité des échanges. L'archéologue appuie son analyse sur l'étude des sites de Habuba et de Mari pour parvenir au « portrait d'une ville orientale entre 3500 et 2800 av. J.-C. » (p. 68), discernant « les signes de l'intégration du phénomène urbain dans la psychologie collective » (p. 69) ; il y a donc là un phénomène né des relations d'échange, dans un milieu où existent d'autres villes et où le passage du village à la ville semble impliquer non une transformation lente, mais l'intervention d'un acte fondateur (p. 71). Cette étude est suivie par une contribution de Michel Al-Maqdisi : « Note à propos de Moumassakhin, une agglomération à la lisière de la steppe », agglomération située à une cinquantaine de km au nord-est de Damas, qui n'a duré qu'entre 2200 av. J.-C. et le début du IIIe millénaire, sans doute un témoignage du passage de nomades à la sédentarité. Cette

BCAI 19 (2003) Jean-Claude David, Mohammed al-Dbiya (coord.): La ville en Syrie et ses territoires: héritages et mutations, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

première partie se termine par une étude d'Yves Calvet sur « La ville et le territoire d'Ougarit au Bronze récent, XIIIe - début du XIIe siècle av. J.-C. ». On peut relever, dans la disposition de cette capitale cosmopolite, l'existence d'une zone royale qui n'est pas au cœur de la ville, « ville dans la ville, avec son fonctionnement propre lié au pouvoir politique et économique du roi » (p. 89), dont sont éloignés les temples de l'acropole, (contrairement à ce que l'on trouve sur les autres sites syriens ou mésopotamiens contemporains), plus centraux par rapport aux quartiers d'habitation.

La deuxième partie (p. 97-156) est également constituée de quatre communications regroupées sous le titre « Hellénisation ? Nouveaux modèles urbains aux époques hellénistique et romaine ». Elle s'ouvre par une contribution de Pierre Leriche sur « Le phénomène urbain dans la Syrie hellénistique ». Il s'agit d'un bilan des recherches, anciennes ou plus récentes sur un certain nombre de sites (Ibn Hani, Apamée de Syrie, Doura-Europos, Séleucie-Zeugma et Apamée de l'Euphrate, Djebel Khaled). Il résulte de ce bilan qu'il n'est pas encore possible de décrire ces implantations, simples établissements militaires ou « villes à part entière » au moment où elles ont été faites, car elles n'adoptent souvent un plan hippodamien que longtemps après la fondation, de façon « progressive et pragmatique » (p. 121), voire à l'époque romaine. Ce sont des fondations au caractère défensif marqué, avec la délimitation d'îlots d'habitation (ce qui n'impliquait pas l'uniformité des constructions privées, *cf.* p. 124, n. 52), les rues ne servant qu'à séparer les îlots et les monuments officiels se concentrant au centre de la cité : « Ce schéma appliqué dans toutes les créations urbaines de la Syrie hellénistique est un héritage ancien mis au point dès l'époque archaïque au temps de la colonisation » (p. 123). À part Antioche, Lattaquié, et la citadelle d'Apamée, ces fondations ont disparu alors que les villes antérieures à la conquête macédonienne (Alep, Homs, Hama, Damas) ont survécu ou se sont développées. Après une présentation assez générale de Bachir Zouhdi sur « L'urbanisme en Syrie à l'époque hellénistique », la contribution de Hassan Hatoum présente une brève étude sur l'évolution de « L'antique Chahba-Philippopolis », fondée en 244 par l'empereur Philippe l'Arabe, originaire de la région, sur le site d'une bourgade préexistante, « un des rares exemples de villes du Proche-Orient organisées sur un plan typiquement romain » (p. 138). Chahba-Philippopolis a survécu après le tremblement de terre de 1151 jusqu'aux invasions mongoles du XIIIe siècle. La dernière contribution de cette deuxième partie, due à Klaus Stefan Freyberger (« The roman Kanatha : results of the campaigns in 1997/1998 »), présente le résultat provisoire des fouilles menées par l'Institut Allemand à Qanawât, l'ancienne Kanatha, à une centaine de km au sud-ouest de Damas. Cette petite ville au nom d'origine araméenne a acquis le statut de *polis* au Ier siècle de notre ère et ses fortifications, réutilisant en partie les bâtiments des lieux de culte romains, semblent dater de l'époque du triomphe du christianisme, dans la première moitié du IVe siècle (p. 151).

La troisième partie (p. 157-204) est intitulée « De la ville byzantine à la ville de l'islam : l'hellénisation en question ». Elle s'ouvre par la contribution de Jean-Marie Dentzer : « Le développement urbain en Syrie à l'époque hellénistique et romaine : modèles « occidentaux et orientaux » ». À partir d'une interprétation de la ville syrienne présentée en 1975 par E. Wirth et de recherches de l'ethnoarchéologie sur des villages de sédentarisation dans la steppe syrienne, J.-M. Dentzer émet l'hypothèse d'un développement de la ville syrienne sur la longue durée (depuis l'âge du Bronze) « à partir de plusieurs noyaux d'habitations séparés, à l'origine, les uns des autres et sans doute réservés à des groupes sociaux distincts », une ville correspondant à une forme d'organisation sociale « où le particulier ou, plus précisément, des groupes familiaux ou tribaux l'emportent sur l'autorité publique et dominent le paysage urbain » (p. 160). Dans ce contexte, le développement des signes de l'urbanisme gréco-romain, particulièrement les rues à colonnades, a pu n'être qu'un effort tardif et précaire « pour lier les parties hétéroclites d'une agglomération non homogène et lui conférer une certaine unité monumentale » (p. 161). La contribution de Jean-Charles Balty (« Apamée : mutations et permanences de l'espace urbain, de la fondation hellénistique à la ville romano-byzantine ») permet précisément de mieux prendre conscience des mutations constantes de ces villes dont les reconstructions tardives peuvent donner une illusion d'homogénéité, à travers le recensement des transformations d'Apamée (depuis sa fondation en 300 av. J.-C., le premier apogée au Ier siècle avant notre ère, la récession urbaine après le séisme de 115 ap. J.-C. suivi d'une reconstruction, les nouveaux séismes de 526 et 528, suivis d'une nouvelle reconstruction et d'une nouvelle extension alors que la « désurbanisation » s'amorce déjà, jusqu'aux raids perses, à partir de 573, et au sac de la ville en 613), transformations constantes, depuis l'acte fondateur jusqu'à la « ruralisation » finale (p. 183), achevée avec la fin de l'époque abbasside et les séismes de 1157 et de 1170. Les constatations faites à Palmyre par Marta Zuchowska (« Quelques remarques sur la grande colonnade à Palmyre ») vont aussi dans le même sens, avec ces constructions imposantes dont « très peu sont vraiment terminées » (p. 193). On retrouve enfin, dans la contribution d'Adnan Bounni (« Palmyre, ville de pèlerinage »), le lien de la ville et de ses temples avec les tribus comme dans certains centres de l'Arabie (p. 196). Cette troisième partie se termine avec la communication de Hugh Kennedy (« Gerasa and Scythopolis : power and patronage in the byzantine cities of Bilad al-Sham »), une brillante comparaison entre l'évolution de deux villes hellénistiques, fondées respectivement au second et troisième siècle avant notre ère, dont la prospérité s'est maintenue jusqu'au milieu du VIe siècle, et qui ont subsisté jusqu'à la fin de l'époque omeyyade, la première, Gerasa/Jerash, marquée par l'abandon du paganisme au IVe siècle et ses effets destructeurs sur le modèle urbain (p. 200), dans un contexte de richesse et de construction d'églises aux Ve et VIe siècles, la seconde,

BCAI 19 (2003) Jean-Claude David, Mohammed al-Dbiya (coord.): La ville en Syrie et ses territoires: héritages et mutations, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Scythopolis/Baysan, où la fonction de capitale de la province de Palestine et la présence d'un gouverneur a maintenu le souci de l'ancien cadre urbain (sans constructions ecclésiastiques importantes dans le centre de la cité), un souci qui se manifeste encore sous les Omeyyades. Dans les deux villes, la conquête arabe ne semble pas avoir marqué une rupture (p. 204).

La quatrième partie (p. 205-307) rassemble six contributions concernant la période allant de la fin de l'époque omeyyade à l'époque pré-contemporaine, soit plus d'un millénaire d'évolution urbaine, sous le titre « Territoires des villes dans la Syrie de l'islam : archipel urbain et contrôle de l'espace ». Thierry Bianquis propose le cadre général de cette évolution (« Cités, territoires et province dans l'histoire syrienne médiévale »). Les villes syriennes, « un archipel d'îles » (p. 216), contrôlent des territoires et s'insèrent dans des réseaux. Elles se situent dans une hiérarchie de cités auxquelles on se réfère plus volontiers qu'à une appartenance régionale, dans un pays où « aucune mégapole n'exerça jamais sur l'ensemble de la Syrie sa tutelle économique, culturelle ou politique » (p. 208). La contribution d'Alexandrine Guérin (« Les territoires de la ville de Damas à la période abbaside ») reconstitue, à travers les récits d'une sédition à Damas survenue dans les années 792-794, ce qu'étaient alors les territoires de la ville et « la prépondérance des tribus arabes nomades » dans une grande partie d'entre eux (p. 239). Nous avançons dans le temps avec l'étude de Marie-Odile Rousset sur « La ville de Rahba-Mayâdîn et sa région, IXe-XIVe siècle », à partir des résultats des fouilles qui se sont déroulées sur ce site des bords de l'Euphrate entre 1976 et 1980. Peut-on dire que l'évolution de cette ville frontière s'inscrit tout à fait dans le schéma des villes syriennes ? Le lien entre la ville, lors de sa plus grande prospérité, à l'époque zankide et ayyoubide (p. 251-257), et le pouvoir politique dominant est évident : la ville décline lorsque la forteresse est délaissée, au début du XVe siècle (p. 259). Nous franchissons une nouvelle étape avec la contribution de Brigitte Marino sur « Les territoires des villes dans la Syrie ottomane (XVIe-XVIIIe siècle) : une esquisse ». Ici aussi, le rôle du pouvoir politique qui fait varier les divisions administratives, parfois sans continuité géographique, et les hiérarchies entre les villes, semble fort important dans son effort pour contrôler des territoires entre lesquels la caravane du pèlerinage vers le Hedjaz « constitue un trait d'union » (p. 272) ; mais ce sont les variations de la conjoncture politique et économique internationale qui produisent le phénomène essentiel : « le déplacement du centre de gravité de l'intérieur vers le littoral entre le XVIe et le XVIIIe siècle » (p. 275). La contribution de Jean-Claude David (« Dynamiques citadines et production de l'espace en Syrie : le cas d'Alep ») analyse la dynamique urbaine à Alep, au cours de la période qui voit le passage de l'empire ottoman à l'État national. À la fin du XVIIIe siècle, c'est un territoire discontinu, plus réduit que celui de la circonscription administrative ottomane, et défini par des origines familiales, des relations commerciales et les rapports avec les tribus, soit un territoire « linéaire et ponctuel » (p. 283) qui ne reconquiert continuité et sécurité qu'au cours du XIXe siècle, grâce à l'initiative des pouvoirs sollicitant la participation des notables de la cité, voire l'assentiment des tribus nomades ou sédentarisées. Dès avant la fin de l'empire ottoman, les liens avec le sud l'emportent sur les relations avec les régions de l'ouest (Alexandrette) et du nord, ce qui facilite sans doute l'installation du mandat français après 1921. L'influence d'Alep s'accroît alors à nouveau vers l'est, sans parvenir à former une véritable « région d'Alep » (p. 293), ce qui facilita le rééquilibrage entre zones, entrepris par la révolution baassiste, au détriment des notables urbains. Après cette réflexion sur les variations des territoires urbains, la contribution de Mohamed Al-Dbiyat (« L'histoire urbaine syrienne et l'émergence des petites villes en Syrie ») vient clore cette partie. Pour illustrer une histoire urbaine « faite d'apparitions, de disparitions et de réapparitions de villes » (p. 300), est proposé l'exemple de la renaissance de la ville de Salamiya, l'ancien centre isma'ilien du Xe siècle (était-elle vraiment, comme il est dit, une grande ville à cette époque ?), abandonnée au moment des invasions mongoles et refondée en 1848 par un pouvoir ottoman soucieux de reconquérir un territoire devenu terrain de parcours pour les nomades. L'intérêt est ici que des Isma'iliens résidant dans les massifs côtiers ont émigré vers la ville nouvelle (elle compte quelques 60 000 habitants au recensement de 1994) et ont eu à cœur de constituer un « territoire urbain » (regroupant à cette date 154 villages), en s'associant d'autres populations, réalisant ainsi « les objectifs de leur imaginaire communautaire en dépassant, dans une pratique dynamique, les contours de leur communauté » (p. 304).

Une dernière partie composée de quatre contributions (p. 309-381) est intitulée « Villes du présent : Les identités citadines, ordre tribal, patrimoine, mémoire ». La contribution de Françoise Métral (« Une petite ville de la steppe syrienne, ordre tribal et citadinité ») présente le cas de deux petites villes de Syrie centrale, entre l'Oronte et la steppe, Mehardeh (15 000 habitants en 1981), où l'urbanité semble avoir triomphé de l'esprit tribal, grâce à l'intervention d'un groupe de quelques notables « qui avaient su associer les familles de la cité à des projets successifs et démontrer par leurs initiatives leur capacité à parvenir à une gestion commune » (p. 312), et Sukhné, de population équivalente, où le légendaire de fondation de la cité fait état d'un conflit entre sédentaires et nomades (ou peut-être entre *Qays* et *Yaman*) suivi d'un accord après que les nomades eurent triomphé des sédentaires (p. 327) : ici l'ordre tribal se maintient dans la ville, dans tous les domaines ; c'est seulement « sous l'aspect de la bienfaisance prônée par la religion, que la ville semble pouvoir formuler un projet d'intérêt commun... au nom d'un ordre supérieur, d'une appartenance commune à la *umma* » (p. 328). Une seconde contribution de Jean-Claude David (« Présence du passé : élaboration

BCAI 19 (2003) Jean-Claude David, Mohammed al-Dbiya (coord.): La ville en Syrie et ses territoires: héritages et mutations, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

des patrimoines citadins ») étudie le rapport des agglomérations à un passé, moins légendaire celui-là, qui s'inscrit dans la vieille tradition arabo-musulmane des « biographies de villes » (p. 334) ou du réemploi des vestiges antiques. La « construction de l'idée » de patrimoine archéologique s'est répandue d'Occident dès le XIXe siècle, mais suppose encore un apprentissage qui se fait souvent à travers les médias (p. 343), pour que les citadins y soient sensibles (ce qui permet d'ailleurs bien des manipulations selon le patrimoine qu'on choisit de mettre en valeur) : un champ de recherche largement ouvert. La contribution, en langue arabe, de Fatina Kurdi (« L'évolution de l'urbanisme alépin confronté à l'influence européenne ») s'efforce de marquer les diverses étapes de cette évolution, du XVIe siècle à nos jours. La dernière contribution est celle de Jean-Christophe Moncel (« Les développements de Bosra aux XIXe et XXe siècles »). Sans se prononcer sur l'origine du peuplement de Bosra au début du XIXe siècle (sédentarisation récente ou continuité d'une occupation ancienne ?), l'auteur suit, grâce à l'utilisation de photos aériennes, les diverses phases, directions et modes d'extension de l'agglomération (importance du réseau viaire à partir des années vingt), ainsi que la transformation de l'habitat (à partir des années cinquante) à mesure que se construisent de nouveaux quartiers (p. 367) ; il analyse les raisons diverses des remplois (qu'on pourrait dire spontanés) d'éléments archéologiques (p. 369) tandis que le choix de mettre en valeur le patrimoine architectural antique au détriment du patrimoine médiéval (p. 369-370) relève de la décision du pouvoir. L'auteur suit le développement ultérieur de Bosra qui dépasse les 20 000 habitants en 1994, « village traditionnel qui se transforme peu à peu en site archéologique, auquel est accolé un second village qui prend petit à petit les allures d'une ville » (p. 374).

L'ouvrage s'achève d'abord par des remarques conclusives d'Olivier Aurenche (« Les villes de Syrie : ruptures ou continuité ? »). À partir du premier témoignage de la « révolution urbaine » en Syrie au IVe millénaire, soit le site de Habuba Kabira (cette révolution a eu en fait pour cadre la Mésopotamie dont le territoire était seul assez vaste pour permettre le passage du village à la ville), l'auteur définit un modèle de la « ville orientale » qui constitue en fait « depuis l'origine le modèle de la ville par excellence » et « se perpétue donc sans changement à travers le temps, y compris, on l'a vu, jusqu'à l'époque actuelle » (p. 386), après la brève parenthèse, « quelques siècles sur une durée de plus de six millénaires » (p. 387), du modèle grec, « associé à ...la démocratie » qui « intègre la vie publique et les lieux de pouvoir au centre de la ville, alors que la ville orientale les isole » *(ibidem*). Ces remarques sont suivies par une « Synthèse » de Jean Métral sur cette table ronde, placée sous le signe de la longue durée et de la pluridisciplinarité. Cette synthèse s'ordonne selon trois thèmes :

• la naissance et le développement des premières cités d'abord, où J. Métral relève l'opposition entre l'explication de la naissance des villes par évolution progressive ou par fondation volontaire – de toute façon, la ville apparaît « comme un point nodal à l'intérieur d'un système réticulaire » (p. 392) dans un territoire syrien qui, sauf à l'époque omeyyade et dans la phase de construction de l'État-nation contemporain, est un « espace traversé », ce qui aurait peut-être imposé que plus d'attention soit accordée aux influences extérieures qui ne vinrent pas seulement d'Arabie ou de Méditerranée ;

• les territoires dans la ville ensuite : sur ce second point, J. Métral considère que la table ronde a bien mis en évidence « les coexistences dans une même ville de « modèles » urbanistiques différents » (p. 393), ainsi que la durable visibilité des espaces privés alors que « la définition de l'espace public ne semble pas avoir cette permanence » (p. 394), mais trop peu d'attention a été accordée aux pouvoirs en charge de « la gestion de ces espaces et autres services urbains » (*ibidem*), ainsi qu'à la définition des groupes humains qui occupent les espaces ;

• les territoires de la ville enfin : sur ce dernier point, il est bien apparu que la formation des territoires de la ville correspond à des fonctions différentes (économiques, politiques, religieuses, etc.) qui n'ont pas toutes la même échelle et qui ne constituent pas la ville de la même façon si c'est un pouvoir politique extérieur qui a choisi la fonction : « Ville forteresse, ville garnison, ville camp, tétrapole de la Syrie du Nord, nous contraignent à une autre lecture des territoires » (p. 395).

J. Métral conclut en se félicitant de ces échanges pluridisciplinaires qu'il voudrait voir se poursuivre et prendre en compte, au-delà des espaces, maintenant bien balisés, les habitants eux-mêmes : « Ne pourrions-nous pas alors entrer dans nos villes... avec les citadins ? » (p. 396).

Le livre se termine sur trois résumés des communications (en français, en anglais, en arabe) et un index des noms de lieux.

Ce long compte rendu n'épuise pas la richesse des données réunies dans cet ouvrage et bien des contributeurs seront sans doute déçus de voir leur communication réduite aux quelques points qui nous ont paru (peut-être à tort) les plus caractéristiques, du moins ceux qui font sentir la récurrence des interrogations et les convergences des hypothèses proposées (plus souvent que les divergences). On ne peut que féliciter les deux coordinateurs de l'ouvrage, qui ont réussi à lui donner une unité en dépit de la diversité des apports. On pensera sans doute que la réflexion sur l'espace des villes a fourni un lien commode entre les diverses communications, au détriment d'autres aspects (pouvoirs urbains, habitants) comme le relevait Jean Métral dans son bilan. Mais pouvait-on vouloir tout aborder dans un cadre aussi vaste ? L'entreprise est indéniablement un succès, et ce livre, un beau livre (en dépit de certaines petites inattentions, peu nombreuses, dans l'impression) montre ce qui pourrait être fait dans d'autres Instituts de

BCAI 19 (2003) Jean-Claude David, Mohammed al-Dbiya (coord.): La ville en Syrie et ses territoires: héritages et mutations, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

recherche à l'étranger, où des spécialistes d'époques différentes de l'évolution d'un pays se croisent souvent sans confronter les résultats de leurs recherches ou leurs interrogations, ce qui pourrait pourtant être fructueux pour tous.

La lecture de l'ouvrage fait percevoir la vitalité de la recherche en territoire syrien et l'importance des questionnements ; il communique le plaisir des découvertes, et le sens de celles-ci, perceptible dans les contributions les plus factuelles qui deviennent significatives par le seul fait qu'elles sont rapprochées d'autres où les mêmes problèmes se posent. Même à ceux qui ne travaillent pas spécialement sur la Syrie, la publication de cette table ronde peut apporter au moins une image vivante de la recherche dans ce pays. Sa lecture s'impose à ceux qui s'interrogent sur l'évolution urbaine.

Il est clair que le fait de travailler sur le même territoire a rapproché des chercheurs que séparaient les millénaires. Une certaine connivence syrienne a joué et assuré le succès de l'entreprise. Cependant dans la mesure où cette publication dépasse le cadre d'une rencontre entre « Syriens », on peut regretter ce que l'on ne peut appeler une « fermeture », mais peut-être une « indifférence » à ce qui pouvait être extérieur. D'abord, n'aurait-il pas été utile à ceux qui ne connaissent pas la Syrie (et n'ont pas nécessairement sous la main une carte), de replacer sur une carte générale tous les sites faisant l'objet d'une communication ? Bien qu'on arrive finalement à les situer dans telle ou telle région, les cartes partielles ne répondent pas toujours aux questions : par exemple, pourquoi ne pas mieux situer, entre autres, Chahba-Philippopolis (p. 135) ou Mehardeh (p. 312) ?

La seule influence « extérieure », vraiment prise en compte et discutée, est l'influence gréco-romaine. Elle est réduite, dans les aspects monumentaux de la ville et, apparemment à juste titre, par J.-M. Dentzer, à des projets d'urbanisme pas toujours réalisés, voire à des entreprises d'embellissement du cadre urbain qui n'ont guère affecté la structure sociale profonde de la société syrienne urbaine dans la longue durée (p. 160). Cela semble tout à fait vraisemblable. Mais doit-on en conclure que la structure de cette société et la disposition fondamentale de la ville, qui lui semble intimement liée, n'ont pas varié sur six millénaires (p. 387) ? Jean Métral a remarqué que l'on avait peu parlé des invasions venues de l'Est, des raids perses par exemple, mais que ce ne furent que des raids (p. 393). Que dire alors au moins de l'influence seldjukide sous les Zankides et les Ayyoubides et de la durable installation des citadelles dans le paysage urbain ? Sans doute, pourra-t-on estimer que leurs créations urbaines s'inscrivent parfaitement dans le modèle de la « ville orientale » où le pouvoir s'isole (p. 387). Dans la Damas omeyyade, le pouvoir était-il isolé ? Ne touche-t-on pas là les limites du recours à la longue durée, fort utile, mais peut-être dangereuse lorsque le modèle semble s'imposer à l'histoire et s'exporter au loin avec l'idéologie (p. 26) ?

Jean-Claude Garcin
Aix-Marseille I

BCAI 19 (2003) Jean-Claude David, Mohammed al-Dbiya (coord.): La ville en Syrie et ses territoires: héritages et mutations, recensé par Jean-Claude Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net